

IL ÉTAIT UNE FOIS AU JARDIN...



IL était une fois, au Jardin, au riant Jardin de France, une fleur adorable entre toutes : la Fleur-musique... Elle était rose et lilas, jasmin, myrthe, chrysanthème. Pensée, verveine, myosotis ; primevère et perce-neige. Elle était menthe ; elle était lis. Et riche de tous les parfums comme de toutes les nuances, elle embaumait le Jardin...

Nul d'ailleurs, n'en avait cure. Non que les jardiniers manquaient : au contraire, ils étaient légion. Mais le plus grand nombre d'entre eux, paysans simples et sans art, ne s'adonnaient qu'à la culture des radis et des betteraves... Des géraniums, quelquefois. Juste de quoi contenter le désir des ménagères, ou le dominical caprice de l'ouvrière Jenny...

Quelques jardiniers cependant, jeunes maîtres dans la pépinière, œuvraient à l'écart, dignement. Artistes, ils savaient des trésors de semences et de recettes, mais ayant œuvré, ils rêvaient. Et méconnaissant les bienfaits de l'union et de la méthode, ils négligeaient de transplanter la fleur éclose en un parterre où, délivrée de cailloux, de ronces, de parasites, elle attirât le regard des passants amis des fleurs.

Car les passants, il va de soi, privés de guides — et d'astuce — persistaient à ne point quitter la grande allée du milieu. Les passants, indifférents à la pousse des fleurs nouvelles, suivaient la foule des passants. Ils croyaient qu'au centre seul du Jardin croissaient les fleurs adorables. Et leur erreur ne manquait pas d'être fortifiée à souhait par les jardiniers lourdauds, bons à faire lever l'avoine.

Souvent aussi — trop souvent — les passants donnaient leurs suffrages à d'anciennes fleurs, encore belles, mais qu'on eût dites de conserve. Des immortelles, c'est certain, mais plutôt des fleurs de cimetière que des fleurs vives de corbeille... Et de rusés marchands, inexperts au maniement de toutes les fleurs nouvelles, haranguaient la troupe des passants : « Admirez ces fleurs du vieux temps. Voyez : elles seules sont belles. Quelle différence avec celles de nos jardiniers d'à présent !... »

Un jour vint cependant, où tristes d'être méconnus, fâchés aussi que les marchands ne voulussent que faire des recettes avec les fleurs de conserve, la jeune école des jardiniers s'avisa d'initiative ! Plu-

sieurs serres furent créées à des fins de propagande. Serres éducatives, il est vrai, chauffées pour quelques familles, et dont l'accès ne tentait point tous les jeunes hommes de l'art. On n'y fit guère pousser, et pour les yeux d'un petit nombre, que de trop rares spécimens. Lactis — et la chose est bizarre — dès qu'une fleur était éclose, l'expulsait ou immédiatement ! Onques ne la revoyait-on. Fleur déjà vue dans la fleur morte !... Ainsi en avait décidé le comité des jardiniers.

Deux de ces serres furent fameuses. Baptisées à la façon de certaines loges maçonniques, elles étaient en rivalité. L'une — la plus vieille, je crois — tenait assemblés en son sein les *Sacrés Nénuphar-De Mai*. Jardiniers de l'allée Saint-Jacques, ils tenaient pour délectable d'obtenir la fleur nouvelle en disséquant à l'infini, d'anciens pistils. On eût dit qu'ils s'évertuaient à tirer sur de vieilles tiges à secouer des pollens désuets. A raviver de leur mieux, des parfums de Sarcophages. Puis, de poivre et de piment, ils corsaient la graine nouvelle ; alors, naissait une corolle opaque, assez régulière, presque carrée, un peu blafarde...

Dogme étrange ! Et que niaient éperdument les hôtes de la jeune serre, les *Subtils Mélanges Irisés*. Ils accablaient les immortelles d'un dédain non déguisé. Jardiniers de la Libre-pensée, aucun arôme vétuste ne trouvait grâce à leurs narines. Vive la note d'improviser de libres senteurs inédites ! Senteurs fortes et panchées ! Senteurs qui montaient à la tête, capiteuses et violentes au point qu'elles incommodaient. Et leur alliance en certains pots, était si paradoxale qu'un relent de laboratoire nuisait aux concerts de senteurs des *Subtils Mélanges Irisés*...

Si d'aventure — on le devine — l'un des *Sacrés Nénupharistes* s'en venait flairer l'étalage des *Subtils Mélangeurs*, il en ressortait aussitôt le nez pincé, les lèvres jointes, en disant : « Dieu ! que ces néo-parfumeurs ont l'odorat perverti ! » Mais si quelqu'un des *Mélangeurs* visitait les *Nénupharistes*, il murmurait avec pitié : « Que triste ennuyeux ! Sans arôme ! A peine une odeur de navets !... »

De rares passants inquiets, vaquaient d'une serre à l'autre, pendant que dans les allées, la foule sans souci des deux serres, se contentait de humer, au grand profit des paysans, les coquelicots et les anémones...

Or, tout ceci — notez-le bien — laissait entièrement serein M. l'Intendant des Fleurs. Car, il y avait pour veiller sur l'harmonie du jardin, un M. l'Intendant des Fleurs. A lui le droit de visiter jusqu'aux allées les plus secrètes. De bien sentir. D'encourager. De favoriser les bons plans, de préconiser les bonnes greffes. A lui le devoir aussi d'honorer les belles corolles, de les grouper, de les classer en un massif somptueux où le génie des jardiniers eût pris une valeur immense.

Hélas ! M. l'Intendant, peu jardinier de son état, n'exerçait jamais son emploi que de façon temporaire. C'était souvent un bon garçon, jovial, aimable, sans malice, et de manières assez rondes, que ses collègues-intendants — des trains, des routes, des galères, de l'industrie, ou des canaux — avaient mis gentiment au vert. Mais M. l'Intendant des Fleurs — qui n'en connaissait pas une — allait rarement au Jardin.

Si d'aventure, un personnage d'une marque un peu haute, s'annonçait pour visiter, l'Intendant, l'air ennuyé, se portait à sa rencontre et le menait par tradition, au centre même du Jardin. Là, dans un kiosque gigantesque, pourvu d'un grand escalier, de quinquets et de gendarmes, on exhibait officiellement, devant un peuple de commande, deux ou trois pots de pissenlit... Le personnage s'inclinait après avoir baillé d'ennui et l'Intendant, le lendemain, décorait d'un noble geste, le jardinier balourd dont les pots avaient servi...

Epars, dans les coins du Jardin, les vrais, les purs, les nouveaux jardiniers contemplaient mélancoliques, les vraies, les pures, les

neuves fleurs, filles de leur talent. Ils pensaient que les badauds avaient dans les yeux, de la terre, et M. l'Intendant, du foin coupé dans les narines. Et, dans les bosquets et taillis, la Fleur-musique, isolée, ne balançait son parfum que pour des couples d'amants égarés par les venelles...

La guerre est venue au Jardin. Elle a fauché, saccagé, mis les massifs à l'envers, et sur la face de la terre, un sillon de lèvres béantes où des tiges ont penché... Mais d'autres tiges fleurissent. Le ciel est bleu. La terre est bonne. Une moisson de fleurs monte avec la sève de printemps...

Jardiniers ! Les purs, les vrais, virtuoses de la Fleur-musique, levez-vous ! Ouvrez vos serres trop étroites à l'air, au soleil, à la vie. Renoncez à l'ombre, au silence, à l'exil, au fond des bosquets. Et, forts de votre union nouvelle, de votre sagesse éveillée, allez vers M. l'Intendant. Parlez-lui clair, les Jardiniers ! Dites :

« Pour l'amour du Jardin, pour sa beauté, pour sa gloire, qu'on vienne au secours de la Fleur ! Qu'on la chérisse ; qu'on l'honore. Qu'on la garde des paysans, de la ronce et de l'ivraie. Que reine, elle ait ses sujets ! Et que les Intendants futurs daignent ne plus oublier enfin, que lilas, myrthes et jasmins ; pensées, myosotis, verveines ; menthes, chrysanthèmes et lys exhalent, en un chœur d'haleines, l'âme infinie du Jardin !... »

LOUIS VUILLEMIN.